

La Revue

PROMEMO

Provence
Mémoire et
Monde ouvrier

Valdonne - Puits Armand - Triage du Charbon



**Les femmes et le mouvement
ouvrier en Provence**

1^{re} partie

SOMMAIRE

Éditorial

Ôter la cape d'invisibilité, *Marie-Noëlle Hôpital* 1

Aspects du mouvement ouvrier provençal

Mon aventure dans le *Maitron*, *Renaud Poulain-Argiolas* 4

La CGTU dans le bassin minier de Provence (1932-1936) (partie 2), *Gérard Pio, Gérard Leidet* 11

Les femmes et le mouvement ouvrier

Le mouvement ouvrier et les femmes au 19^e siècle : de Proudhon au congrès de Marseille, *Bernard Régaudiat* 15

Rapport de la Commission sur la femme lors du Congrès de Marseille 1879 22

Les femmes dans le *Maitron* : le serpent de mer. L'exemple des femmes libertaires dans les départements du Sud-Est, *Françoise Fontanelli-Morel* 24

Notice biographique de Lisette Brun et d'Antonia Uncini, *Daniel Dupuy et Françoise Fontanelli* 29

Les institutrices militantes des Bouches-du-Rhône. Identités professionnelles et pratiques syndicales (1905-1935), *Gérard Leidet* 31

Notice biographique de Marie Mayoux, *René Bianco, Guillaume Davranche* 36

Amalia Melli, une italienne émigrée à Marseille. Itinéraire et évolution d'une femme dans l'entre-deux-guerres, *Monique Pernin* 39

L'engagement syndical au centre d'une vie : Gisèle Kania, militante et battante, *Yolande Le Gallo* 44

Rebonds

Retour sur les commémorations de la fin de la guerre d'Algérie

Autour de Daho Djerbal. Historien algérien de l'Université d'Alger, *Colette Drogoz* 49

Notes de lecture

Marie-Claire, MARGUERITE AUDOUX, Marie-Noëlle Hôpital 50

Lettres à une Noire, FRANÇOISE EGA, Jean-José Mesguen 51

Les femmes de Jean Giono, secrets et passions, JACK MEURANT, Marie-Noëlle Hôpital 54

Une féministe révolutionnaire à l'atelier, FABIENNE LAURET, PHILIPPE GUILLAUME, ELENA VIEILLARD, Jean-José Mesguen 55



Courrier :

Gérard Leidet, PROMEMO, UMR TELEMME
Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme,
5, rue du Château de l'Horloge, BP 647,
13094 AIX-EN-PROVENCE Cedex 2



Temps, Espaces, Langages,
Europe Méridionale-Méditerranée
UMR 6570

Publié avec le concours des éditions Syllepse
www.syllepse.net

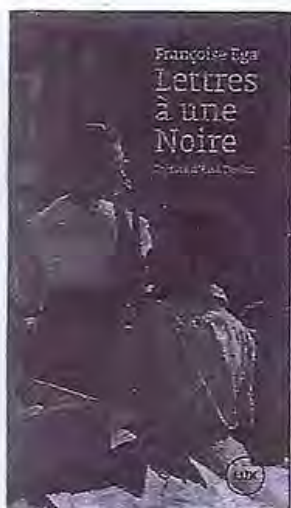
Février 2023

PROMEMO :

- Provence
- Mémoire et
- Monde ouvrier

"Les femmes et
le mouvement ouvrier
en Provence"

Françoise Ega, *Lettres à une Noire*, Lux, 2021.



« Dans la mise au jour de l'indicible social, cette intériorisation des rapports de domination de classe et/ou de race, de sexe également, qui est ressentie seulement par ceux qui en sont l'objet, il y a la possibilité d'une émancipation individuelle mais aussi collective », Annie Ernaux.

D'après une étude récente de la Dares¹, la famille professionnelle qui employait en 2017 le plus fort taux d'immigrés est celle des « employés de maison ». Remarquons ici que le féminin devrait s'imposer dans certaines catégorisations professionnelles, comme on l'a fait parfois à propos des personnels hospitaliers : on dit plus volontiers « infirmières » qu'« infirmiers ». Mais là n'est pas notre propos. Les migrations sont pourvoyeuses de « bonnes à tout faire », depuis belle lurette. C'est même l'origine d'un des personnages clés de l'histoire de la bande dessinée française, Bécassine. La migration est interne au territoire national dès la fin du 19^e siècle : les régions à faible développement industriel ne se dépeuplent pas seulement pour alimenter en main-d'œuvre les usines, mais aussi les intérieurs bourgeois et petits-bourgeois. Ce flux a mis longtemps à se tarir : la voisine de palier de ma famille, dans notre HLM de la banlieue nord de Paris, était en 1960 une jeune femme bretonne venue en fin d'adolescence travailler comme bonne, plus tard comme serveuse de café avant d'épouser un cheminot et de devenir une femme au foyer en Seine-et-Oise...

Mais déjà à cette époque d'autres sources, de plus en plus lointaines, de main-d'œuvre répondaient à l'appel constant des grandes villes pour ce type de travail domestique invisible. Si l'histoire sociale et même le cinéma populaire ont depuis documenté les personnages de la bonne espagnole (*Les femmes du sixième étage*, 2011) ou de la concierge portugaise (*La cage dorée*, 2013), on connaît beaucoup moins la bonne antillaise. Or comme le rappelle la philosophe Elsa Dorlin dans la préface à ce livre, un flux massif de bonnes antillaises fut en grande partie organisé par l'antique institution des bureaux de placement, relayée plus tard par le Bumidom².

Le livre de Françoise Ega, *Lettres à une Noire*, permet d'incarner cette catégorie sociale peu identifiée. Écrit en 1962, paru en 1978, réédité en 2021, il met en lumière le quotidien des très nombreuses bonnes noires employées dans le centre-ville de Marseille au début des années 1960.

Les personnages qu'on y rencontre donnent corps et âme à nombre de débats très actuels sur les oppressions croisées, genre, race, classe, sur la problématique de l'intersectionnalité, et sur des concepts parfois perçus de manière trop abstraite : exploitation, précarité, lumpenprolétariat, double journée de travail domestique – le mari, même compréhensif, ne participe aux tâches domestiques ni chez la patronne ni chez la bonne. Il nous oblige à réfléchir au statut de ces « étrangères nationales », racisées, i. e. réduites à leur race, celles qui « travaillent comme une Noire », spécifiquement exploitées à ce titre. Et que les associations d'originaires d'outre-mer ont fort peu pris en compte, pour diverses raisons.

Mais ce qui fait le caractère unique de l'ouvrage de Françoise Ega tient à des facteurs d'ordre aussi bien moral que littéraire. Un choix singulier d'engagement, une forme littéraire unique.

1. Dares, *Les métiers des immigrés*, Document d'étude n° 254, septembre 2021.

2. Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer.

Tout d'abord, c'est pour répondre à une interrogation sur la condition de ses « congénères » engagées comme bonnes que cette femme martiniquaise, vivant dans un quartier du nord de Marseille, décide d'en faire elle-même l'expérience : elle veut comprendre la terrible tristesse qu'elle perçoit chez elles. La démarche est rarissime, en partie seulement similaire à celle qu'avait entreprise Simone Weil dans les années 1930, à partir d'un parti pris philosophique et militant. Pour Françoise Ega le récit de l'expérience qu'elle est en train de vivre côtoie des réflexions formulées avec beaucoup d'acuité et de concision sur l'oppression, et sur la condition de l'opprimée comme celle de l'oppressée (car c'est très généralement une femme qui a ce rôle). Ses outils pour comprendre sont une compassion toujours en éveil qui lui permet de saisir l'essentiel d'une situation humaine, et un désir d'aider la personne dont elle perçoit la détresse ; ainsi qu'une sorte de stupéfaction toujours renouvelée devant l'inhumanité de la relation entre les « dames » et leurs bonnes. Quelques années plus tard ce type de démarche prendra un sens politique collectif quand après 1968 apparaîtront les « établis » de la Gauche prolétarienne ou les embauchés du « tournant ouvrier » qui au bout de quelques mois comme Linhardt³, ou de toute une vie comme Fabienne⁴ s'autoriseront à écrire à ce propos. Ces hommes et ces femmes auront à la fois des outils d'analyse et des projets de transformation sociale forgés par le mouvement ouvrier. En 1962, l'entreprise solidaire mais solitaire de Françoise Ega la laisse sans ressources face aux doutes qui la traversent parfois quant à sa légitimité à écrire : « *Avais-je le droit de malmener ainsi la langue de Molière ? Moi, une pauvre négresse ? Avais-je le droit de dire de jolies choses en mauvais français ? [...] Alors j'entends une immense clameur et des éclats de rire ! La foule dit : "Elle a osé, et elle n'a que son certificat d'études ! Elle est gonflée !"* » Doutes renforcés par ceux de son mari : « *Flanqué ce cahier en l'air, tu ne seras jamais un écrivain, ça ne pousse que chez les gens qui ont le temps de flâner !* » Or ce sentiment d'illégitimité se fonde aussi sur un rapport au temps, qui comme on le sait est de l'argent, surtout quand on en a peu. « *Écrire c'est bien beau, mais comme dit mon homme, on ne mange pas le papier à la vinaigrette.* » En quelques phrases sans concession se reposent toutes les questions de ce qu'on avait appelé dans l'entre-deux-guerres la « littérature prolétarienne ». Encore celle-ci s'adosait-elle à la légitimité de catégories sociales qui se sont construites non seulement un imaginaire social, une revendication de dignité, retournant les stigmates de la domination, mais aussi un sujet social et politique à part entière, et aussi un objet d'enquêtes et d'analyses des sciences sociales, et une mémoire – la raison d'être de Promémo ! Mais imaginerait-on une « fierté ancillaire » au même titre qu'une fierté ouvrière ou une fierté paysanne ? Ce n'est pas une démarche conçue comme sociale, mais la compassion pour ces autres femmes noires croisées dans le quartier qui pousse Françoise Ega à partager l'expérience de cette

profession à laquelle aucune revendication sociale, aucun syndicat, aucun parti n'ont jamais conféré de titre de noblesse, fût-elle souffrante.

Rien ne l'y obligeait⁵, elle devient bonne pour savoir, pour partager une expérience, pour comprendre. Pas pour changer les choses, aucune revendication, mais l'expression d'une douleur et d'une incompréhension devant l'inhumanité quotidienne de cette situation qu'elle résume dans l'expression *vivre dans l'odeur des autres*. Connaître et dire les humiliations qui ne sont jamais dites, jamais mises en lumière, la méchanceté médiocre de nombre de patronnes ; et parfois les moments de partage ou les éclairs d'humanité que dit aussi l'autrice au gré de rencontres avec plus malheureuses qu'elle, ou un enfant. On ne se révolte pas, mais on ne se résigne pas, contrairement à beaucoup d'autres bonnes qu'elle rencontre. Le seul moyen d'y échapper (on est en période dite de « plein-emploi » en 1960-1962), c'est de quitter une « dame » et de « se placer » chez une autre. Et au-delà, il y a l'espoir que ses enfants ne connaîtront pas cela, qu'on pourra leur dire : « *Vous avez de la chance, vous ! Vous êtes dans les meilleures facultés ! Vous êtes dans les grands magasins et partout où votre mérite peut vous faire accéder, cela n'étonne personne ! De notre temps nous n'avions la faculté que d'être femmes de ménage ! La vie a bien changé, croyez-nous !* »

Si la démarche de l'autrice est exceptionnelle, cet ouvrage l'est aussi par sa technique littéraire. Il s'apparente à un journal, par le récit au jour le jour de l'expérience, dans les moments volés à un temps doublement saturé par le travail domestique. Mais c'est aussi un étrange récit épistolaire, des lettres adressées et jamais envoyées à une congénère du bout du monde : l'autrice avait lu dans un Paris-Match l'histoire d'une habitante d'une favela brésilienne qui avait connu un grand succès littéraire en contant son quotidien harassant, toujours à la limite de la survie. Elle s'appelait Carolina⁶. Elle avait osé écrire, sans penser d'abord à être publiée un jour. C'est à elle que Françoise Ega adresse ses récits, ses commentaires, ses indignations, ses questions, avec la certitude qu'à des milliers de kilomètres cette femme travailleuse noire comprendrait.

Noire : c'est cela que voient d'abord les employeurs, les employeuses et les responsables des bureaux de placement. Quand par un concours de circonstances, après de longs mois de ménage chez les autres, Françoise Ega obtiendra un remplacement au secrétariat d'un avocat marseillais, elle doutera de ses capacités, pourtant elle était partie de son pays avec un diplôme de dactylo : malaise, et si elle croisait quelqu'un qui l'aurait croisée balai en main ? « *J'avais envie de pleurer, et je compris que mon passage dans l'odeur de la vie des autres me marquait, me complexait.* » Une des amies, récemment arrivée à Marseille, auxquelles elle prête un certain temps main

3. Robert Linhardt, *L'Établi*, Paris, Minuit, 1981

4. Fabienne Lauret, *L'envers de Flins*, Paris, Syllepse, 2018 ; *Une féministe révolutionnaire à l'atelier*, Paris, La Boîte à Bulles, 2022

5. Ou « presque » rien : on verra qu'il ne va pas du tout de soi pour une Noire d'accéder à d'autres types d'emplois, même quand par exception elle a une qualification professionnelle ; et le salaire de son mari ne suffit pas toujours à entretenir sa famille.

6. Carolina Maria de Jesus, *Le Dépotoir*, Paris, Stock, 1962

forte a vécu à répétition la même scène. «*Elle était comptable diplômée à Fort-de-France, elle avait même une bonne. Elle a fait le tour des bureaux de placement de la ville, on l'a envoyée d'un emploi à l'autre: on regardait sa peau bien noire et on lui répondait poliment: «Je vais vous écrire»... Elle a dû se faire une raison, il fallait bien qu'elle paie sa petite chambre au Panier. Elle a accepté d'être repasseuse dans une blanchisserie sordide de son quartier.*» Françoise lui trouvera un emploi à la biscuiterie proche. «*Cécile est manutentionnaire et elle s'en contente: elle aura bien le temps de redevenir comptable quand elle retournera au pays.*»

Noire: c'est celle qui est (doit être) ignorante et facilement exploitable. Un jour vient où Françoise Ega proteste contre les excès d'une de ses exploiteuses. «*J'étais en colère, mais je savais compter; j'ai même réclamé les heures supplémentaires que j'avais cumulées depuis mon arrivée; sinon, je partais à l'inspection du travail, qui est faite pour moi aussi, après tout! Madame a pensé que je savais trop de choses, il lui fallait des Noires venant*



Françoise Éga et sa famille.

directement de la brousse, n'ayant jamais entendu parler de lois sociales. Elle me paya et me laissa partir». Zut alors, si après Bécassine, Doudou a appris des choses... On ira chercher plus loin. La peau est un marqueur social significatif: une de ses patronnes le lui dit en termes explicites, elle ne veut embaucher qu'une Noire. «*Les négresses sont sérieuses et travailleuses; d'ailleurs c'est pas pour rien qu'on dit "travailler comme un Noir"! C'est pas pour vous vexer, mais c'est vrai!*» Et une Noire en vaut une autre, on peut même y perdre son nom, une autre de ses patronnes trouvera moins compliqué de l'appeler «Renée» comme elle nommait la précédente bonne. Mais son amie Solange choisit de se rebeller en retournant le stigmate: en présence de sa patronne elle ne parlera qu'un mélange de créole et de français...

Noire: la couleur de peau détermine même les rêves d'ascension sociale d'une de ses amies, partie à Paris, fille de salle dans un hôpital, qui lui écrit: «*Il n'y a que les Antillaises qui font ce travail. C'est pas drôle, mais je vois*

les autres compatriotes et ça me donne du courage. On dit que je pourrai devenir aide-soignante par la suite.» Nous savons que le Bumidom créé en 1963 alimentera massivement le flux des emplois les moins qualifiés des services publics, plus tard ce sera le thème de nombre de sketches d'un comique souvent douteux. Françoise Ega entend parler de cette création par l'amie partie à Paris, et voit immédiatement le revers de la médaille, et la façon dont cet organisme public ne changera rien aux illusions dans le pays d'origine, ni le mensonge des immigrés qui cacheront leur désillusion à leurs compatriotes. «*Le bétail humain venu de mon pays sera distribué au petit bonheur la chance dans tous les patelins de France. Cela passera inaperçu et deviendra naturel. L'étudiant ayant une sœur qui se place évitera d'en parler, et la sœur placée dira qu'elle ne l'est pas: alors tout ira bien pour le bonheur des uns.*»

La bonne est-elle une prolétaire? Françoise Ega ne se pose pas ce genre de question théorique à la mode dans les controverses parfois byzantines entre marxistes des années 1960 sur ce qui était «classe ouvrière», «nouvelle classe ouvrière», «alliés de la classe»... Cela dit ces bonnes antillaises de Marseille font aussi occasionnellement partie de ce qu'on considère habituellement comme la classe ouvrière au sens le plus strict, sur le marché plus ou moins informel des activités saisonnières de l'industrie agroalimentaire liée au port: ainsi une de ses amies l'invite à partager son emploi du temps. Puisqu'on parlait plus haut de cinéma, ce pourrait être la trame d'une chronique à la Guediguian, narrant la vie quotidienne des jeunes ouvrières du nord de Marseille au début des années 1960.

«*Pour l'année à venir jusqu'à Pâques elles resteront à la biscuiterie; en mai, elles iront à la conserverie pour mettre des anchois en boîte. Pendant les grandes vacances, elles partiront à l'usine de limonade et ensuite à l'usine de dattes. Entre-temps elles iront au bal en hiver, et dans les calanques se baigner en été. Le problème des hommes est aussi résolu par son amie: on en fréquente un par saison jusqu'à ce qu'on tombe sur le bon numéro.*»

Et en cas d'urgence, il y a toujours le travail à façon pour la petite industrie textile. «*Il ne fallait pas que je revienne de la ville sans avoir fait quelque chose de positif, je suis entrée chez un confectionneur et j'ai pris un gros tas de pyjamas en finette à piquer: à quatre francs les deux pièces, il va falloir que je travaille comme une damnée pour gagner huit francs par demi-journée.*» Mais elle sera aussi à un autre moment commise dans une boucherie.

Car, c'est le lot de l'écrivaine prolétarienne ou quasi prolétarienne, que ce soit ce travail ou un autre, il faut travailler, quand après avoir quitté un emploi on a pris quelques semaines de repos: «*J'ai dépensé mon dernier franc d'économie en trois mois de rude hiver. Il va falloir que je cherche une dame non pas pour mon expérience, mais pour parer au plus pressé, si je ne veux pas retourner au crédit municipal bientôt.*» Et lorsqu'il y a vraiment un creux, c'est le mari qui prend le relais: «*Pas de dame en vue. Mon mari est parti sur les quais faire des heures supplémentaires.*» Solidarité en marge du marché formel du travail, un docker antillais lui a prêté sa carte...

Le sens de la solidarité de Françoise Ega est adossé à une foi religieuse qui la soutient dans ses moments de doute, voire de tentation du désespoir. Aider celles et ceux qui lui ressemblent et paraissent souffrir plus qu'elle est un mouvement spontané qui parfois lui complique la vie. Mais elle a aussi une capacité à se réjouir ensemble dès que la situation le permet, et un sens de l'humour qui permet de montrer la vanité de bien des postures sociales.

Un autre puissant soutien est la fierté de sa race, comme elle le dit : sa colère s'exprime à plusieurs reprises contre les dirigeants d'associations antillaises qui s'efforcent de donner une image qu'ils imaginent acceptable par les Blancs, et rabrouent leurs compatriotes qui parlent créole ou qui sortent en ville vêtues de robe de madras. Elle s'exaspère contre ces *«réunions de Nègres superbes qui ne voulaient absolument pas entendre parler des problèmes des Antillaises "placées"»*.

Ce livre est très riche en aperçus sur la vie d'une catégorie sociale triplement exploitée et triplement invisible dans les représentations courantes de ce qu'était le monde du travail à Marseille dans les années 1960, en tant que femme, en tant que domestique, en tant que noire. L'autrice est une personne sensible, intelligente et drôle, son écriture va droit au fait, à la formule qui fait mouche sans rechercher l'effet prétendument esthétique. La mémoire de son autrice est toujours bien vivante à Marseille : le livre ne reflète qu'une petite partie de la vie de Françoise Ega, dite Mam'Ega, qui fera d'elle un personnage connu de son quartier, pionnière parmi ces nombreuses femmes qui ont créé le tissu social de quartiers populaires lors de leur croissance fulgurante au cours des mal nommées Trente Glorieuses ; et qui y ont maintenu le sens du collectif et l'éducation populaire quand ces quartiers ont été abandonnés par les politiques publiques, ravagés par le chômage et l'emprise croissante de l'économie de la drogue. Aujourd'hui une rue du quartier où elle a vécu, La Busserine, dans le 14^e arrondissement de Marseille, porte son nom. Ainsi qu'une importante association, le Comité Mam'Ega, dont le siège est à deux pas du centre social et de l'école primaire. Cette association d'éducation populaire inscrit son action sur les traces de Françoise Ega et de son œuvre ; poursuite du travail d'éducation populaire par : la prévention de l'illettrisme et la lutte contre toutes formes d'exclusion ; les actions qui privilégient le vivre et l'exister ensemble ; la mise en valeur de la mémoire et l'action partagée ; épanouissement des identités rhizomes.

Jean-José Mesguen